

Les ados se découvrent par l'image

Le Monde | 22.05.2014 à 17h15 • Mis à jour le 22.05.2014 à 19h40 |

Par **Catherine Vincent**



Vous savez ce qu'est une « nec-nomination » ? Vous pratiquez le « snapchat » les yeux fermés ? Le « sexto » n'a pas de secret pour vous ? Si ce n'est pas le cas, vous avez de bonnes chances d'apprendre, en lisant cet article, deux ou trois choses sur les étranges pratiques culturelles des adolescents. Car c'est un fait : s'ils lisent, d'après toutes les études récentes, moins que naguère, les 12-17 ans utilisent massivement les images numériques. Pas seulement pour les regarder, mais aussi pour en créer et les faire circuler. Ils prennent des photos d'eux-mêmes (des « selfies ») et les envoient depuis leur smartphone, ils font des captures d'écran et les postent sur Facebook,

ils diffusent des vidéos sur YouTube... Ces activités à distance leur sont aussi familières que le tour à vélo l'était pour les générations précédentes.

Quelques chiffres ? En 2009, une étude réalisée en France par TNS Sofres indique que 90 % des jeunes de 12 à 17 ans possèdent un téléphone portable muni d'un appareil photo numérique ; 86 % d'entre eux envoient des photos avec leur téléphone, 74 % envoient également des vidéos. En juin 2012, une enquête effectuée par le Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc) révèle que 80 % des adolescents fréquentent un réseau social, contre 22 % des personnes âgées de 40 ans et plus. Tous âges confondus, à 92 %, ils utilisent Facebook et consorts. Le partage de photos et de vidéos est massivement cité (74 %) : élèves et étudiants (81 %) se montrant les plus intéressés par cet aspect des réseaux sociaux.

Chez les adultes qui les côtoient, ces pratiques suscitent souvent incompréhension et inquiétude, beaucoup craignant que cet usage massif d'images numériques et cette exhibition permanente mettent les adolescents en danger. *« Certaines de ces photos et de ces vidéos ont soulevé des questions légitimes de la part des professionnels, des parents et parfois des politiciens. Les scènes de violence filmées et mises en circulation, les photos pornographiques de certains adolescents et des suicides en ligne ne laissent évidemment personne indifférent, constate le Québécois Jocelyn Lachance, socio-anthropologue à l'université de Pau (Pyrénées-Atlantiques) et spécialiste des pratiques numériques de la jeune génération. Des questions sur les mises en scène sur Internet sont tout aussi légitimes lorsqu'elles bousculent le respect de la vie privée et du droit à l'image, notamment des enseignants dans les écoles secondaires. »*

PREMIÈRE GÉNÉRATION

Pourtant, après avoir mené une longue enquête en 2011 et 2012 auprès de Français et de Québécois âgés de 18 à 24 ans, ce jeune chercheur est formel : cette génération, qui est la première à grandir avec un appareil numérique à portée de la main, a bien des choses à nous apprendre sur les usages qu'elle en fait. Sur leurs raisons

profondes de l'utiliser. Sur les codes et les règles qu'ils inventent.

« Pendant longtemps, dans l'histoire de la photographie, poursuit Jocelyn Lachance, ce furent d'abord les professionnels qui eurent le pouvoir de mettre en scène la famille et les enfants. Avec la démocratisation des appareils photo, ce fut ensuite au tour du père, puis de la mère, de faire leur propre mise en scène de la famille et de la parentalité. Si les adolescents, aujourd'hui, s'emparent massivement de la production d'images numériques, ce n'est pas seulement parce que la technique est disponible, mais parce que c'est une manière de produire une image de soi, de son groupe d'appartenance, de sa culture, qui n'est pas déterminée par les adultes. »

Ce contre-pouvoir générationnel permet aux adolescents de choisir ce qu'ils ont envie, eux et personne d'autre, de montrer. *« Lorsqu'on étudie l'usage du numérique par les adolescents, on se rend rapidement compte que ce qui apparaît sur les écrans, ce sont des questionnements liés au devenir adulte : la sexualité, la violence, la mort, autrement dit, les trois grands tabous de l'humanité »*, poursuit le socio-anthropologue. Des questions banales, donc, mais dérangeantes. Et plus encore lorsqu'elles prennent, en cette période aiguë de recherche identitaire, la forme d'images incongrues ou choquantes. Car qui dit image suppose exister dans le regard de l'autre, se voir assigné une valeur par une personne extérieure. Mais quel « autre » ?

Le premier regard sollicité par les adolescents est celui du ou de la petit(e) ami(e), de l'amoureux, du partenaire – « l'Autre » avec un grand A. C'est celui, par exemple, à qui on envoie un « sexto » : une photo à caractère sexuel ou érotique destinée à une seule personne. Pourquoi envoyer des photos de son corps, plus ou moins dénudé ? Pour faire pétiller le désir, bien sûr, mais aussi flirter avec la transgression. C'est le besoin d'« extimité » : un concept établi par le psychanalyste Serge Tisseron pour désigner le désir universel d'exposer certains aspects de notre intimité, qui trouve avec la photographie numérique de nouveaux prolongements. Mais chez l'adolescent, la pratique du sexto prend encore un autre sens : celui

d'un rite d'engagement.

« NOUS SOMMES UN COUPLE »

Envoyer à son petit ami une photo compromettante depuis son téléphone mobile, cela signifie : « *Nous sommes un couple, j'ai confiance en toi* » – avec le risque, certes, que l'image soit diffusée en cas de rupture. Avec le sexto, l'adolescent s'engage au premier sens du terme : il se met en gage. Si cet objet intime est rendu public, l'angoisse et la honte de celui qui en fera les frais peuvent être réelles. L'adulte qui lui demandera alors « *Mais enfin, pourquoi t'es-tu photographié comme ça ?* » ne lui sera guère utile. Mieux vaut le faire parler non pas de l'image elle-même, mais de sa signification pour les deux personnes impliquées. Autrement dit, de ce qui lui importe vraiment.

Le deuxième regard que les adolescents recherchent lorsqu'ils jouent avec les images sur Internet, c'est celui de la communauté restreinte – leurs amis, leurs proches, leur famille. Celle de Facebook, le plus souvent. Un univers où règne le dialogue entre pairs - (on échange surtout avec les copains de classe, même quand on a 5 000 « amis »), et où les images le disputent aux mots. Le langage est d'une richesse sémantique toute relative, mais il répond à des règles précises. Il se révèle, surtout, terriblement sentimental.

Pour mieux comprendre les codes de cette sociabilité juvénile, Claire Balleys a travaillé avec des ados âgés de 12 à 16 ans. Cette jeune sociologue de la communication à l'université de Fribourg (Suisse) en a fait son sujet de thèse, qu'elle a intitulée : « *Je t'aime plus que tout au monde* ». « *Pour les adolescents, les médias sociaux servent à témoigner de l'amour et de l'amitié aux gens qu'on aime, savoir ce que les autres pensent de nous, qui nous aime et qui aime qui, afficher son couple et ses amis proches... Mais aussi à se juger les uns les autres, régler des comptes publiquement, créer des clans, faire le tri entre les « in » et les « out », remettre en place ceux qui ne respectent pas les règles* », résume Claire Balleys. Une prise d'autonomie relationnelle dans la construction identitaire des très jeunes gens. La réflexion d'un collégien à ses parents en témoigne : « *Je dois absolument être sur*

Facebook. Sinon, c'est du suicide social. »

Dans ce petit jeu d'évaluation permanente, les images de soi tiennent une place essentielle. D'où les changements incessants des photos des profils, et les chapelets de compliments de circonstance (« *t'es trop belle* » ; « *t'es magnifique bébé* » ; « *la classe* ») que cela provoque. Quand tout se passe bien... Car l'image nouvellement affichée peut aussi être l'occasion d'une déclaration de guerre en bonne et due forme. « *Le commentaire "maquillage qui part en couille" au lieu de "très jolie" est tout sauf anodin, précise Claire Balleys. C'est une rupture de convention, qui ne sera faite que si son auteur(e) est sûr(e) d'avoir le soutien d'un certain nombre d'ami(e) s contre celle qui en fera les frais.* » Laquelle se devra d'assumer l'affront. L'interdiction d'effacer des commentaires insultants figure en effet parmi les codes des réseaux sociaux : ce serait « *ne pas assumer qui on est* ».

LE SUCCÈS DE SNAPCHAT

Dans ce contexte explosif, on comprend le succès de Snapchat auprès de cette génération. Lancée en septembre 2011, l'application permet d'envoyer des images fugitives, nommées « images fantômes » ou « images bombes » parce qu'elles ne restent visibles pour leur destinataire que pendant une durée programmée de 1 à 10 secondes. La sociologue Joëlle Menrath, qui observe les usages des télécommunications et d'Internet pour la société de recherche appliquée Discours et pratiques, a récemment mené une enquête, dans trois régions de France, auprès de jeunes de 12 à 17 ans. Ces derniers, en moyenne, enverraient 50 à 80 snapchats par jour. Une activité libératrice, voire réparatrice – « *L'intérêt de Snapchat, c'est de ne pas faire d'efforts. "Personne te juge", disent les jeunes* » –, qui exprime le rejet des exigences de l'image publique portées par les réseaux sociaux.

Se soustraire à la tyrannie des regards tout en s'adonnant à la passion spéculaire propre à l'adolescence, tel serait l'un des ressorts du succès de cette application. « *Photos de grimaces, de visages défaits, grimés, gribouillés, langues tirées, dentifrices sur les lèvres ou*

shampooing sur les cheveux, rougeurs, mauvais profil et gros plans désavantageux qui transforment les parties du corps en matière informe : une partie des images produites semblent procéder d'un renversement carnavalesque des valeurs esthétiques en vigueur sur Facebook », remarque Joëlle Menrath. Elle ajoute : « *Envoyer une image sur Snapchat est un geste qui ne prétend pas faire sens, mais qui vise à faire entrer le destinataire dans un rapport à soi purement perceptif : "Voilà comment je me sens !" On ne partage rien de particulier, sauf une intensité éminemment volatile.* » « *Un émoticon vivant et vite fait* », selon la jolie formule d'une de ses jeunes interviewés.

Le dernier regard, enfin, qui peut être sollicité sur Internet par les adolescents, c'est celui de la communauté anonyme – les millions d'internautes qui naviguent sur le Web tous les jours. C'est, par exemple, celui d'Instagram ou de YouTube. « *Je poste une photo, une vidéo en ligne. Qui va la commenter ? Est-ce que je vois celui qui me regarde ? Est-ce que c'est important que je le vois ? Je m'en remets ici à un regard extérieur, au risque du commentaire et de la récupération* », analyse Jocelyn Lachance. Il compare cette démarche aux « rites de passage », ces cérémonies organisées dans les sociétés traditionnelles pour symboliser le passage du statut de l'enfance à celui d'adulte.

« *Dans ces cérémonies, un élément essentiel était la mise à l'épreuve de l'initié, et celle-ci se déroulait toujours dans un espace partagé : si vous deviez traverser la rivière sacrée, vous le faisiez sous le regard des adultes, mais aussi sous celui d'une force anonyme – nature, destin ou divinité.* » C'est cette transcendance, estime-t-il, que taquinerait les adolescents lorsqu'ils se livrent dans la nébuleuse d'Internet à deux tendances actuellement très en vogue dans leur communauté : la peu recommandable « nec-nomination », pratique consistant à boire de l'alcool de façon très intense, dans un contexte singulier, puis à mettre son exploit en ligne ; et le désormais célèbre « selfie ». Le terme a en effet été élu « mot de l'année 2013 » par les auteurs du Oxford English Dictionary, ouvrage de référence en langue anglaise, assorti de la définition suivante : « *Une photographie qu'une*

personne a pris d'elle-même, généralement au moyen d'un smartphone ou une webcam et téléchargée sur un média social ».

L'apologie du narcissisme, le selfie ? Une façon exacerbée de se regarder le nombril ? Une fois encore, les explorateurs de cette période de la vie préfèrent y voir un nouvel outil de construction identitaire. *« Il ne s'agit pas seulement d'un autoportrait, rappelle Jocelyn Lachance, mais d'une photo de soi avec un arrière-plan : c'est donc une mise en relation avec le monde. Une mise en relation avec ma chambre, avec le moment festif que je suis en train de vivre, avec ce dîner familial durant lequel je m'ennuie... C'est une façon de fixer dans le présent non seulement une image mais une émotion. »* Livré à son bricolage identitaire, le preneur assidu de selfies qu'est l'adolescent tiendrait donc davantage du « Pygmalion de soi » – la formule est du psychiatre Philippe Gutton – que du Narcisse.